DIALOGUE
ENTRE DEUX PIGEONS,
UN PATTU, = UN FUYARD.

Cave
FRC
3096

Niſi Dominus ædificaverit domum,
In vanum, laboraverunt qui ædificant eam.

Pſalm. 126.

Tartares, deſtructeurs des plus beaux Monumens,
Des forfaits d'un parti ſerviles inſtrumens,
D'aveugles Ouvriers, imprudent aſſemblage,
Comme ceux de BABEL, abandonnez l'ouvrage.

LE P. Bon jour, Frere.

Le F. Tous les Pigeons ſont Freres.

Le P. Vous n'avez point de plumes aux jambes; vous êtes ſans doute un de ces ſéditieux, qui, en fuyant, avez lâché un manifeſte contre les Repréſentans de la Nation, comme des Renards ſerrés de près par les Chiens.

Le F. En raiſonnant ainſi, vous ſeriez donc un de leurs ſinceres admirateurs, car vos jambes ſont emplumées.

Le P. Oui vraiment! Je les admire ces peres de la Patrie, avec toute la France, excepté quelques Ariſtocrates diſperſés, ſans force, ſans courage, ſans reſſources: mais que faites-vous ici?

Le F. Je veux bien, quoique je pus m'en diſpenſer, vous répondre que je cherche ma

femelle égarée dans la nuit de notre retraite ; je tenais à mon tour la pointe de la troupe, elle étoit malade & foible, je ne pouvois la secourir, elle se sera abatue d'épuisement, & peut être!...

Le P. Vous me touchez, ne vous affligez pas, j'ai une femelle aussi, tout bon Pigeon ne peut s'en passer, je l'ai laissée sur ses œufs, nous chercherons la vôtre, & nous la retrouverons.

Le F. Hélas ! Elle a peut-être été déjà la proie d'un de ces meurtriers, que vos admirables ont armé contre nous.

Le P. Oui ce fut leur premiere opération, ils s'essayoient en tirant, comme l'on dit, leur poudre aux moineaux, ils en ont fait bien d'autres depuis, & des plus merveilleuses ; mais cherchons, vous dis-je, vous vous désolerez après si elle est définitivement perdue ; cherchons, j'ai des moyens.

Le F. Hé quels moyens pouvez vous avoir que je n'aie pas, avec des aîles comme vous, un grand intérêt de plus, & de la persévérance ?

Le P. Vous ignorez, Monsieur le raisonneur, à qui vous parlez.

Le F. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître.

Le P. Apprenez que je suis un des membres de l'Assemblée.

Le F. De quelle Assemblée s'il vous plaît ?

Le P. Y en a-t-il donc deux pareilles ? Eh ! pardi, de l'Assemblée auguste ; toute autre n'est qu'un assemblage illégal, obreptice & subreptice.

Le F. Prétendez-vous par des plaisanteries distraire mon chagrin ?

Le P. Et non très-sérieusement, je suis un de ses membres, & des plus essentiels, essentiel, voyez-vous, comme les yeux à la tête, espion & messager du Comité des Recherches, son Greffier en chef n'est pas plus occupé que moi ;

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

vous ne douterez plus à préſent, que ſi votre femelle exiſte, je la retrouverai.

Le F. Quelques ſervices que j'attende de vous, mon frere, je ne peux m'empêcher de vous dire, que vous faites-là un vilain métier pour un Pigeon.

Le P. Vous avez gagné mon cœur, je ne m'offenſerai de rien; ma premiere idée a été de vous dénoncer, j'en ai eu horreur, vous êtes malheureux, je ſuis tout à vous; mais cet honorable Comité eſt pourtant compoſé comme les autres, de Ducs, de Seigneurs, de Notables Bourgeois & Philoſophes, qui ne peuvent manquer d'être auſſi Seigneurs au premier jour, déjà inviolables & permanens; de Prélats encore: on y compte même le ſeul dont le Mandement a été du goût de Meſſeigneurs les Auguſtes.

Le F. Je l'ai lu.

Le P. Eh bien, qu'en dites-vous?

Le F. Rien.

Le P. C'eſt bientôt dit cela, rien; vous n'êtes pas en train de louer, ce me ſemble.

Le F. Ni de blâmer.

Le P. Il eſt ſage, modéré celui-là, touchant, convenable ſur-tout à la circonſtance; on voit bien que l'Auteur n'eſt pas une tête chaude, légere, une tête de Bas-Breton, qu'il n'eſt pas Français. Enfin,

Le F. On le voit bien;

Le P. Voilà pourtant un pauvre étranger jetté nud ſur ce Royaume, qui tenoit de la munificence royale une dignité éminente de l'Egliſe, la premiere place dans une grande adminiſtration avec plus de 100,000 liv. de rente, & qui a cru devoir le ſacrifice de ſa reconnoiſſance au bien public; voilà un bel & rare exemple!

Le F. Pas tant rare ; n'avez-vous pas des Seigneurs de la Cour qui en ont fait autant ?

Le P. Oui, vous avez raiſon, j'en connois comblés de graces & d'honneur, mais ils n'y perdront rien.

Le F. Que les graces & l'honneur ;

Le P. Que voulez-vous donc dire ? Penſez-vous qu'ils ne ſachent bien ce qu'ils font ?

Le F. On le diroit, ils ont mal calculé.

Le P. Vous croyez ; & ces Philoſophes, qui ont fait l'impoſſible pour ſe faire députer, & cela, pour ſervir l'humanité, car ils ſont calcinés tout noir d'amour pour elle ; qui nous ont annoncé une régénération complette ; qui ont découvert & révélé le ſecret de la plus friande égalité ; qui ont illuminé juſques aux derniers manouvriers & Savoyards, par la lumiere de tant d'écrits patriotiques, & montré au Peuple, & preſque pour rien, la lanterne-magique de la félicité qu'ils préparent aux vrais croyans, tandis que leurs garçons donnoient *gratis* aux infidèles & aux incrédules le nouveau ſpectacle de la lanterne patriotique.

Le F. Ils ne ſe ſont pas trompés ceux-là, ſinon en ce que leurs ſuccès ont paſſé leurs eſpérances.

Le P. Les excellens citoyens ! ils ſont enflammés pour la choſe publique, & pour la gloire de la France qu'ils ont épouſée.

Le F. Si le ſujet étoit plus gai, on diroit que c'eſt un mariage de conſcience ;

Le P. En conſcience, ſoit :

Le F. Ils ne ſont pas tous heureux.

Le P. Vous m'accordez enfin quelque choſe ; je commençois, ſi vous voulez le ſavoir, à vous trouver un peu cauſtique & même contrariant ; je ſuis bon-homme de Pigeon au fond ; & tenez,

ſi vous êtes un peu complaiſant, nous deviendrons inſéparables.

Le F. N'êtes-vous pas de Paris ?

Le P. Oui, de pere en fils, du diſtrict des Carmes, celui qui s'oppoſe à la repréſentation de Charles IX.

Le F. J'en ſuis bien aiſe.

Le P. Mon ami, vous me paroiſſez preſque auſſi inſtruit que moi, quoique j'aie appartenu au fils d'un maître de penſion, & depuis je ne ſupporte plus les ignorans; je vous écoute attentivement; mais auſſi parlez, il faut vous arracher la parole avec un tire-bourre; dites donc, ces Philoſophes ne ſont-ils pas les bienfaiteurs de la Nation, qu'ils ont averti à point nommé, qu'elle étoit mûre pour la liberté ? Les Imprimeurs ne ſe ſont-ils pas enrichis au débit de leurs ouvrages? Mais chacun ſon tour; aux graveurs, aux Sculpteurs à préſent; car on va leur élever de toutes parts des Statues en bois, à la vérité, pour cette fois, vu la miſere des temps & le détachement vraiment patriotique d'un quartier patriote; mais les beaux jours qu'ils nous promettent ne ſeront pas plutôt arrivés, qu'elles ſeront en marbre certainement;

Le F. Elles ſeront plus reſſemblantes.

Le P. N'eſt-ce pas mon bon ami? en marbre; & le plus fin; ah! que diroit Socrate? s'il pouvoit revenir pour les contempler, ou ſe promener au milieu d'elles; c'étoit un philoſophe celui-là, & du véritable corps de métier de ces illuſtres ?

Le F. Comme vous êtes de l'aſſemblée; Socrate étoit le plus vrai, le meilleur des humains, & le plus ſage; il y a là de quoi faire un philoſophe.

Le P. N'étoit-il pas d'Eſpagne ?

Le F. Vous voulez dire Séneque ; Socrate étoit d'Athenes.

Le P. Ah oui, oui, d'Athenes en Bretagne.

Le F. Dans l'Attique, en Grece.

Le P. J'entends, en Dauphiné ; mais enfin, que diroit-il de plus, ou de moins, que les nôtres ?

Le F. Mais je penſe qu'il pourroit dire, qu'une nation n'eſt plus mûre pour la liberté, quand elle eſt corrompue.

Le P. Pardi, ce ne ſeroit pas la peine qu'il ouvrît la bouche, pour ne dire que cela, ſi nos philoſophes étoient auſſi ſecs, ils n'auroient pas tant écrit, ni ſi bien, & puis quoi ? voyons.

Le F. Et ſi on le preſſoit, comme vous me preſſez, qu'une révolution opérée, comme celle dont nous ſommes témoins, ne peut qu'appéſantir les chaînes d'un peuple qui les a ſecouées de maniere à avertir l'ambition, qui toujours veille, qu'il lui en faut de plus fortes.

Le P. Mais, de par tous les diables, on pourroit bien faire taire ce bavard, qu'on ne recevroit aujourd hui dans aucune académie, à moins qu'elle ne fût curieuſe de ce qu'il pourroit ajouter.

Le F. Que quelque forme que prenne un gouvernement, à quelque dénomination qu'appartienne un pouvoir nouveau, il ne peut que redouter les fureurs d'un peuple qui a perdu ſes loix & ſon caractère, & uſer pour le contenir, des ſeuls moyens qui lui reſtent, la ſévérité & la terreur des ſupplices.

Le P. Socrate peut-il avoir dit cela ? Il n'y avoit donc pas de lanternes de ſon temps.

L. F. Il mourut bien, pour avoir dit la vérité ; mais de ſon temps, les lanternes ne ſer-

voient qu'à éclairer, & non à annoneer l'aurore des beaux jours.

L. P. A vous entendre, on auroit donc fait là un beau coup !

L. F. C'eſt-là le terme du cours invariable des événemens, qu'amenent le mépris ou l'impuiſſance des loix, le déſordre porté au comble, l'anarchie, & la licence effrené, un ambitieux habile & courageux devient le plus fort, terraſſe les plus foibles, leur préſente des fers, ou la mort.

L. P. Des fers, ou la mort ! C'eſt pourtant fort ; mais nos Philoſophes ſeroient là pour aider à choiſir, demanderoient à mourir, & ne ſeroient pas comme leurs ſtatues, ils parleroient, & écriroient apparemment.

L. F. Ils écriroient & diroient préciſément tout le contraire de ce qu'ils ont dit & écrit.

L. P. Oui, qu'on y compte ; je crois qu'il faudroit les payer bien cher ; vous me feriez damner ; ſavez-vous bien, mon beau monſieur, que tous les *véto* poſſibles ſont à mon ſervice, *véto* ſuſpenſif, *véto* négatif, *véto* abſolu, & que je vous appliquerois le meilleur, ſi je le connoiſſois ; mais continuez ſi vous comprenez, que leurs ſtatues ſeront là en pied deſtal pour les démentir & les faire rougir de honte.

L. F. Elles rougiroient plutôt qu'eux, & elles ſeront briſées par les mains qui les auront élevées.

L. P. Et, ces grands ſeigneurs, & ces grands bourgeois qui auront coopéré, qu'en faites-vous donc ?

L. F. Les premiers infiniment petits, les ſeconds, je voudrois les ſouſtraire à la vengeance d'un peuple accoutumé à la ſatisfaire ; trompé, dé-

ſabuſé ; furieux, ſes victimes ſeront déſignées, & ſous ſa main.

Le. P. Vous êtes un rude pigeon au moins, & que pouvoit-on faire de bon ou de meilleur?

L. F. Profiter ſagement de la circonſtance la plus propice que le ciel dans ſa bonté ait jamais accordé à une nation, depuis que la terre eſt habitée ; un jeune Roi, le fils de tant de Rois, dont l'autorité preſque illimitée ſembloit être le patrimoine, & dans l'âge où les princes s'enivrent de la douceur du pouvoir ſuprême, deſcend juſques ſur la derniere marche de ſon trône, & dit, mes enfans, votre pere vous donne plus que vous ne lui demandez, ma tendreſſe va au-delà de vos beſoins & de vos deſirs. A peine a-t-il parlé, ... ils repouſſent ſa main bienfaiſante, des tigres ſe jettent deſſus pour la déchirer. . . .

Le P. Et d'où ſortoient ces vilaines bêtes ; de la ménagerie.

Le F. Ces Tigres étoient des Français ! on ſe ſouleve comme contre un exécrable tyran, on court de tous côtés aux armes, on les ſaiſit dans ſes palais, juſques dans le garde-meuble de la Couronne ; l'épée de Henry IV, cette épée conſacrée par ſes larmes, après la victoire, devient la conquête d'un brigand, & l'inſtrument de ſes crimes ; elle a peut-être été plongée pluſieurs fois dans la couche de ſa royale compagne ; ah mon frere, rendez-moi la mienne, & que je m'éloigne pour jamais de ces lieux ; vous ſavez le reſte, vous êtes de Paris.

Le P. Hélas, j'ai tout vu, vous me faites frémir ; oui mon frere, je vous tiendrai parole, je vous réunirai dans peu, qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que votre femelle eſt en ſûreté, ſoyez tranquille, & laiſſez-moi reprendre mes ſens, & parlons d'autre choſe ; que vouliez-vous dire,

quand vous m'avez appris que vous teniez la pointe de votre troupe.

Le F. Elle formait un triangle, c'eſt l'uſage des oiſeaux de paſſage, nous l'avions emprunté d'eux.

Le P. J'aime cela, un triangle, marche ſavante, figure de géométrie.

Le F. Chaque mâle quittait à ſon tour ſon rang, pour relever celui qui, volant ſeul à la tête, prenait néceſſairement plus de peine à fendre & diviſer l'air ſur les flancs de la troupe.

Le P. Je comprens ſi bien cela, que ſi nous voyageons ma femelle & moi, je n'employerai pas d'autre maniere; parlez-m'en encore un peu.

Le F. L'ordre ſur lequel nous étions formés, eſt l'emblême du meilleur ordre moral; les Egyptiens dans la plus haute antiquité, l'avoient conſacré, comme une image fidele de la monarchie paternelle, par des piramides qui ſubſiſtent encore, pour atteſter que ce gouvernement eſt le plus ſtable & le plus parfait; le monarque eſt la pierre unique qui la termine, elle doit être d'une qualité ſupérieure, puiſque ſervant de recouvrement à toutes celles de l'édifice, elle eſt plus expoſée aux tempêtes & à leurs foudres; le ſouverain qu'elle repréſente ſemble, de ce rang ſuprême & dangereux, veiller ſur tous les autres, les différentes conditions de la ſociété dont il eſt le chef & le protecteur, juſques à la baſe, qui eſt le commun peuple; plus cette baſe eſt étendue, plus la piramide eſt élévée, & plus le Monarque eſt puiſſant & a des devoirs à remplir; aucun rang ne doit peſer ſur un autre, ni chercher à ſe confondre avec un autre; mais, fixés là où l'architecte les a placés, concourir à l'enſemble de la maſſe la plus impoſante & la plus ſolide que l'on connoiſſe ſur la ſurface du globe.

Le P. Vous m'en apprenez plus dans un moment, avec vos piramides, que les tours de Notre-Dame dans toute leur vie.

Le F. En les élevant, on n'a pas eu pour objet de préſenter une leçon ſublime & permanente aux Rois & à leurs ſujets; mais d'annoncer la Majeſté de l'être ſûpreme.

Le P. Je ne ſais, mais je commence à ſoupçonner que des charlatans veulent nous perſuader qu'ils pourroient renverſer une piramide la pointe en bas, la baſe où étoit celle-ci, & la fixer par ce qu'ils appellent, les Lois de leurs tours d'équilibre; ma foi, je crois qu'ils extravaguent.

Le F. Non, ils ſavent qu'ils ne le peuvent pas, beaucoup mieux que vous, & moi, mais auſſi, que les perſonnes du peuple occupées de leur ſubſiſtance; & de celle de leur famille, n'ont pas le temps de ſe préſerver par la réflexion des piéges qu'on leur tend avec l'amorce d'un ſort plus heureux; & quand on veut ſe ſervir d'eux, comme ils ſe ſervent des inſtrumens de leurs profeſſions, il faut bien les flatter pour les égarer & les porter aux derniers excès.

Le P. Je vais les haïr, & peut-être les déteſter, les miſérables écrivains, ſi vous m'en dites encore un peu de mal; flagorner, & pervertir un pauvre peuple qui ſeroit bon & laborieux toute la ſemaine, & s'égayeroit innocemment le Dimanche, ſans leurs infernales écritures; quelques-unes de leurs femmes ſe plaignent déjà qu'il dépenſe tout ce qu'il a en accoutremens militaires, qui perd ſon temps, l'habitude du travail, ſes ſalaires, & ne porte rien dans le ménage; mais peſte vous en ſavez plus que moi, où en avez vous tant appris? On diroit que vous avez niché dans la ſalle de l'Académie des ſciences, ou dans celle de l'Aſſemblée nationale.

Le F. Je n'ai jamais niché que dans une des tours d'un antique Château.

Le P. A Paris ?

Le F. Non, en Province....

Le P. Parlez donc, voilà-t-il pas que vous avez déjà le bec fermé, eh bien dans un antique Château, en Province.

Le F. Que la même famille occupe depuis plus de ſix cens ans : un des fils de la maiſon, Officier dans les troupes du Roi, revenoit paſſer les hivers avec ſes reſpectables parents, il étoit appliqué à ſon métier, & avide de toutes les connaiſſances, bon & humain, comme preſque tous les braves militaires qui ont une ame, & dont la ſenſibilité a été émue par les maux de la guerre ; ſa belle & noble phiſionomie ſembloit m'inviter à faire mon profit du grain qu'il plaçoit ſur ſa fenêtre, je m'enhardis au point que je paſſois une partie de la journée dans ſa chambre, je lui dois tout ce que je ſais, je l'écoutois quand il y étoit en compagnie, & quand il en ſortoit, je feuilletois ſes livres, ſes manuſcrits, & ſes mémoires.

Le P. Et bien ſi je ne vous avois pas preſſé, je n'aurez jamais ſu cela ; qu'eſt devenu ce bon militaire ?

Le F. Il a fini comme preſque tous ceux de ſa noble race, il a été tué au ſervice du Prince & de la Patrie.

Le P. Il l'a donc été deux fois, une pour le Prince, l'autre pour la patrie ; on ne parle plus comme cela aujourd'hui, il faut dire qu'il a été tué patriotiquement, tout ſe fait ainſi, comme autrefois à la grecque ; intéreſſant jeune homme cependant, & d'une ſi belle eſpérance : & ſon pere ?

Le F. Il vit, chéri, adoré de ſes vaſſaux

& digne de l'être ; obéré par les dépenſes de ſes auteurs, il étoit décidé à vendre ſa ſuperbe terre, pour ſatisfaire à ſes engagemens. Un gros capitaliſte de Paris, créancier de l'Etat, & d'une dette bien impure, comme la plupart de celles qu'en oſe aujourd'hui nommer ſacrées, ſe préſentoit avec une offre avantageuſe ; mais ſes habitans réunis tinrent un conſeil, dont le réſultat fut une priere à leur Seigneur de recevoir d'eux la ſomme qui lui étoit néceſſaire, en ajoutant à cet admirable procédé, la facilité de s'acquitter par la retenue du cens, juſques au parfait paiement.

Le P. Enfin, voilà une de ces hiſtoires qui font du bien, je la conterai tantôt à ma femelle ; je parierai qu'on n'a pas tiré là ſur les Pigeons de ce bon Seigneur, ou bien ceux-là devoient être déclarés inviolables ; comment l'avez-vous abandonné ?

Le F. Tout ce qui lui appartient eſt conſervé par ſes habitans, ils ſont tous ſes gardes-chaſſe, & ſes gardes-forêts ; les Députés que nous avions choiſi pour former le Conſeil de notre eſpece, avoient toute notre confiance, & leurs pouvoirs s'étendoient juſques à la déciſion de notre retraite : ils la déterminerent.

Le P. Leurs pouvoirs étoient illimités, ce ſont les bons, n'eſt-ce pas ? Et en blanc apparemment :

Le F. Nous leur dîmes juſques où ils pouvoient aller, ils promirent foi de Pigeon, de ſe tenir en deçà, & parmi nous ; cela ſuffit.

Le P. J'ai lu, ou entendu dire, que bien peu de Seigneurs reſſembloient au vôtre, que la plupart étoient des tyrans, des deſpotes je crois auſſi, des Ariſtocrates, enfin ; ce qui eſt bien pire.

Le F. Un auſſi parfait modele ne peut qu'être très-rare ; les ſeigneurs opulens vivent à la Cour,

quelques-uns y intriguent ; ils ne vivifient pas leurs vaſtes domaines par leurs dépenſes, au contraire, ils les deſſéchent par le revenu qu'ils en retirent pour le conſommer dans la capitale ; c'eſt un grand mal, qui fâchoit fort le bon Roi Henri IV ; auſſi ſe mocquoit-il d'eux, en diſant qu'ils portoient leurs moulins & leurs bois de haute-futaie ſur leurs épaules.

Le P. Les jeunes gens d'aujourd'hui, & même des hommes faits, qui ont été députés, portent des gilets où on voit tout cela ; & de plus, des bœufs, des chevaux & toute une baſſe-cour ; mais vous n'avez pas fini, j'eſpere.

Le F. Un miniſtre de ſon fils abattit les plus puiſſans, & pour s'aſſurer de la ſoumiſſion de tous, les appauvrit ſi fort, qu'ils prirent l'habitude de venir mendier des graces à la Cour.

Le P. Je veux ſavoir ſon nom.

Le F. Le Cardinal de Richelieu.

Le P. Il n'a pas mieux fait qu'un autre, ce Cardinal ; les réduire, à la bonne heure, c'eſt une affaire de goût ; mais les tirer de chez eux, & avec eux leurs revenus, & puis leur donner des graces aux dépens du Roi & de l'état, cela ne vaut pas le diable.

Le F. La plupart des autres ont bien de la peine à ſubſiſter dans leurs terres, à ſoutenir leurs enfans mâles au ſervice militaire, & à marier décemment leurs filles ; ceux-là ne ſauroient guere mieux que vous & moi ; ſans ces fatales diſſentions, en quoi un ariſtocrate differe d'un démocrate, & ſur-tout lequel vaut le mieux ; pour un qui vexe ſes habitans, il y en a vingt qui ſont leur conſeil dans leurs affaires, leur reſſource dans leurs malheurs, & leurs infirmités, & les arbitres de leurs différends, voilà la vérité.

Le P. J'ignorois tout cela, mais le contraire eſt imprimé, on ment donc de pluſieurs façons, il n'eſt rien de tel pour s'inſtruire que de quitter Paris, & je n'en étois jamais ſorti avant d'être en charge, je parie auſſi qu'il n'eſt pas vrai que leurs penſions ruinoient l'etat, car c'eſt encore tout du long dans un livre qu'on vendoit premiérement deux ſols, ſecondement un ſol, troiſiemement rien, & quatriemement, je crois Dieu me damne, qu'on auroit forcé à le prendre, tant les prépoſés à cet effet étoient preſſants.

Le F. On vous a trompé au moins pour ceux dont je viens de vous parler; après trente, quarante ans de ſervice, ils rentrent dans le ſein de leur famille, quelquefois mutilés, le plus ſouvent avec des bleſſures, ou des infirmités, leur patrimoine de moins, en tout, ou en partie, des dettes & une très-modique penſion de plus.

Le P. Pardi ils ont fait là un beau voyage, il valoit bien autant qu'ils reſtaſſent chez-eux; ne les appelle-t-on pas des Officiers, qui portent des habits de toutes couleurs, comme les troupes Patriotiques qui ont pris leur ton, leur allure, en attendant, ſans doute, un bras de plus ou de moins, & une penſion auſſi apparemment? J'ai encore lu ou entendu, enfin, de quelque maniere qu'on ait fourré ce menſonge dans ma tête, il y a, j'en ſuis certain, que leurs champs, leurs bois, leurs vignes, leurs prés étoient nobles comme eux, & plus encore, puiſqu'ils ſont plus anciens, & ne payoient rien du tout.

Le F. Ce privilege varie ſelon les coutumes des Provinces, il y en a où il eſt inhérent à la terre, de ſorte qu'une perſonne qui n'eſt pas noble poſſede des biens Nobles, tandis que le Noble jouit des terres qui ne le ſont pas; d'autres où le Noble étend ſon privilege ſur toutes les

poſſeſſions qu'il peut acquérir ; enfin, d'autres où il ne peut le communiquer qu'à deux charrues, encore faut-il qu'il les faſſe valoir ; mais dans tous les cas, hors le premier, les Fermiers ſont aſſujettis à la taille, donnent par conſéquent moins ; preſque toutes les grandes terres qui appartiennent à des perſonnes de la Cour, ou opulentes qui vivent à Paris, ſont affermées ; vous voyez que cet abus eſt infiniment moindre, quoiqu'on en fait bien du bruit juſqu'ici ; quand la démolition d'une maiſon étoit néceſſaire pour l'emplacement d'un édifice public, pour un chemin plus commode ou un établiſſement utile, on dédommageoit le propriétaire ; ce n'eſt qu'à la veille de nos plus beaux jours qu'on a penſé pouvoir dépouiller ſans indemnité, comme ſans ſcrupule des poſſeſſeurs & des fonds vendus, acquis & partagés ſur la foi de la propriété.

Le P. On a toujours jeûné la veille des grandes Fêtes ; je ne vois pas autrement pourquoi on met Paul en chemiſe pour donner un manteau à Jacques ; mais ces créanciers de l'Etat, ils me reviennent dans l'eſprit, ce n'eſt pas pour rien ; n'y auroit-il pas quelque choſe à prendre auſſi là, puiſqu'on prend par-tout comme ſur toutes les caſes au biribi ? reſteront-ils les uniques privilégiés, ou en ſeront-ils quittes pour quelques plats ou aſſiettes d'argent portés à la monnoie ?

Le F. Ils ne demandent pas mieux que de rejetter tout le poids du fardeau ſur les terres & les cultivateurs, & voilà la clef des événemens incroyables que vous avez vu.

Le P. Ces Meſſieurs, créanciers de l'Etat, & auxquels il doit un déficit ; je ſuppoſe qu'un déficit eſt une ſomme énorme, que le plus vaſte colombier ne pourroit contenir, n'ont donc pas

prêté leur argent comme ces honnêtes villageois dont vous m'avez raconté la belle action.

Le F. Vous allez en juger ; il eſt juſte de ſéparer ceux qui ont donné le fruit de leur économie, ou d'un honnête occupation, ou qui n'ont penſé qu'à doubler un modique revenu, des autres qui ayant accumulé des monceaux d'or par toutes ſorte de moyens, l'ont prêté à l'État à un taux plus uſuraire, en raiſon de ſa détreſſe ; les erreurs du miniſtère, ou ſes fautes, la perte d'une Province frontière, ou d'une Colonie, la déroute d'une armée, l'anéantiſſement d'une flotte, l'humiliation des lys, les déſaſtres, tous les fléaux, les calamités publiques, dans leſquelles le Gouvernement eſt forcé de recourir à eux pour alimenter le peuple, ſont leurs moiſſons, leurs vendanges, leur fénaiſon, leurs récoltes ; ils n'en connoiſſent pas d'autres ; la plûpart ne diſtinguent pas le ſeigle du froment ; jamais l'idée des peines & des ſueurs qu'a coûté un boiſſeau de grain, n'a ému leur ame ; jamais la curioſité même du nombre de bras qui depuis le germe confié à la terre ont concouru à l'exiſtence de ce pain, qu'ils mangent ſans avoir jamais ſongé que ceux aux travaux pénibles deſquels ils le doivent, en manquent ſouvent pour eux & leurs enfans.

Le P. On les réſerve donc pour une meilleure occaſion, attend-on qu'ils meurent de gras fondu ? ou qu'ils faſſent paſſer leur argent à l'étranger ; tous les comptes ſont dans le cas de la réduction, je l'ai entendu dire ainſi.

Le F. Les impôts indiſpenſables qui réduiſent les fonds de terre les mieux ſoignés à un produit de trois pour cent, ne peuvent atteindre leurs piles d'argent, ni leur porte-feuille ce greffe de leurs iniquités, ils le rejettent ſur les

campagnes

campagnes qu'ils frapperoient d'une ſtérilité éternelle par le poids de la dette impure dont ils travaillent ſans relâche à les accabler : terres, domaines, châteaux, abbayes, fermes, villages, hameaux, bétail & charrues, ils précipiteroient tout ſans remords, dans le gouffre qu'ils creuſent ſans ceſſe de leurs griffes ſacrilèges.

Le P. Ainſi donc l'eſpece humaine a auſſi ſes milans, ſes vautours, ſes fouines, & ſes belettes.

Le F. Vous le voyez, ils ſont bien plus coupables, & perſonne n'a eu le courage de le révéler, cet horrible myſtère, parce que tous ceux à qui vous vouliez élever tout à l'heure des ſtatues, ſont à leur ſolde; ils ont ſuſcité la révolution, alimenté la ſédition, envoyé des émiſſaires dans les provinces, y porter les poignards & les torches, corrompu les troupes royales avec de l'argent, & le ſecours des plus viles proſtituées, & appris, enfin, aux ennemis de la France, que des légions autrefois ſi fières, ſi braves, dont l'honneur étoit le premier drapeau ne ſont plus qu'à vendre, s'il ſe trouve des acheteurs.

Leur audace & leurs déplorables ſuccès ont été juſqu'à s'aſſurer de la perſonne ſacrée du Monarque, comme d'un gage; ils lui ont arraché l'acte le moins libre, celui de déclarer qu'il l'étoit, & le Souverain de la France peut-il l'être alors qu'il eſt contraint de le dire, & que ſon ſeing, violé, prophané tant de fois, atteſte le contraire.

Le P. Ils en ſavent donc plus que vous ne dites, car Machiavel les a plus ſervi que Barême, dans toute cette infernale combinaiſon.

Le F. Cependant la ſcience des calculs eſt la ſeule qu'ils eſtiment, ils ne ſont gueres inſtruits ſur d'autres objets, & ſi vous leur parliez de

Fénélon, Monteſquieu, ou du chevalier Bayard, ils demanderoient s'il y a de la sûreté à traiter avec ces perſonnes-là.

Le P. Je ſuis bien aiſe que vous les connoiſſiez ces trois, j'ai ſouvent entendu dire à mon patron, qui en parloit ſans ceſſe à ſes éleves, qu'ils étoient l'honneur de la France, & qu'il n'y en avoient plus.

Le F. On peut être grand homme encore, quoique au-deſſous d'eux; dans les troubles, chacun prend la place qu'il mérite; la vertu, les talens, la loyauté, le courage, l'amour ardent du bien public, voilà les maîtres des cérémonies: & les modeles dont vous me parlez ne ſont pas perdus pour le parti qu'ils auroient embraſſé, vous les verrez peut-être reparoître ſous d'autres noms.

Le P. Que ceux des capitaliſtes, je penſe; mais comment ces ſtatues d'or ou d'argent maſſif, ont-elles pu diriger un plan qui a dû être médité & concerté: car ce n'eſt pas par une addition, ni par une multiplication qu'on arrive à ce réſultat?

Le F. On ſait qu'ils ſont pouſſés en avant, par un parti qui a des vues plus ambitieuſes; que celui-ci eſt lui-même dupe d'un autre qui pourſuit un projet auſſi coupable & plus funeſte encore.

Le P. Nous voilà donc bien, & tout au travers des troubles interminables.

Le F. Ou je ne m'y connois pas.

Le P. A quoi penſe donc l'aſſemblée nationale? qui s'en va toujours fauchant, abbattant.

Le F. Un grand corps agit beaucoup plus qu'il ne penſe; d'ailleurs, je le demande à vous-même, vous m'avez dit que vous lui appartenez.

Le P. Je ne ſuis pas poſitivement sûr qu'elle

le ſache elle-même, mais je crois que quand elle aura tout jetté à bas, & cela ne va pas ſi mal, & répandu les matériaux au loin, pour la plus grande commodité des manouvriers, & éviter l'engorgement, elle pourra bien s'occuper d'une reconſtruction, dont je n'ai pas vu le plan, ni elle non plus peut-être ; nous en ſommes à préſent au retrait des biens du clergé, par le droit féodal ; la nation, écoutez-moi bien, ayant doté le clergé, & le clergé étant décédé ſans enfans mâles, il eſt clair que ſes biens doivent faire retour à la nation ; or, le clergé eſt mort & enterré le 2 novembre 1789, le jour des trépaſſés, c'eſt un fait aſſuré ; ſes biens lui avoient été donnés en divers temps, par des Rois qui n'avoient que leur domaine, par des Princes, des Seigneurs, tant pour prier Dieu pour eux, que pour ſervir au ſoulagement des pauvres, ou pour ſecourir des malades, atteints du feu St. Antoine, de ladrerie, ou de la peſte ; Dieu doit être fatigué de ces prieres, dont on l'étourdit depuis des ſiecles ; ou il a fait miſéricorde, ou il eſt clair qu'il ne la fera jamais ; toutes ces maladies ont diſparu, & pour celles qui les ont remplacées, des chirurgiens ſuffiſent. Quant aux pauvres, plus on donne & plus il y en a, ils ſortent de deſſous terre, cela eſt prouvé ; ainſi, plus de doutes ſur l'excellence de cette opération ; un prélat même paroît à la tête d'une compagnie qui ſe préſente pour l'acquiſition de ces biens, pour en ſauver certainement la plus grande partie aux pauvres de ſon diocèſe, car c'eſt lui, qui, par la premiere motion de les aliéner, a édifié juſques aux galeries ; attendez, il eſt évêque d'une ville en Bourgogne, où il y a un temple fort ancien, qui a appartenu à un certain Janus,

& c'eſt peut-être ſa cathédrale ; qu'eſt-ce que c'étoit que ce Janus ?

Le F. Un Dieu du paganiſme qui avoit deux viſages.

Le P. A la bonne heure, il vaut mieux en avoir deux que point du tout ; mais comme les chanoines & les gros bénéficiers n'ont qu'un ventre, & qu'ils mangeoient pour quatre, on leur enleve leurs terres ; leurs ſeigneuries, & on les réduit à des penſions ; on augmente le traitement des pauvres curés qu'on appelloit congrues, on l'égale à celui des autres ; mais pour trouver ce niveau, il a bien fallu amaigrir les plus gras, & pour cet effet abolir toutes les dîmes.

Le F. Au ſoulagement des cultivateurs ?

Le P. Oh non, à celui de la nation ; on ne ſoulage perſonne en particulier, qui dit le tout dit la partie, & le tout qui eſt donc la nation, ſalariera tous les prêtres, depuis le métropolitain juſques au vicaire ; eh bien qu'en dites vous ?

Le F. Mon frere, je ne peux pas aller ſi vîte que votre aſſemblée.

Le P. Mais ſeulement du remplacement de la dîme par des ſalaires.

Le F. Je dis que des pieces de métal ne diront rien aux paſteurs les plus vertueux, tandis que la dixieme gerbe du pauvre parloit au cœur le plus deſſéché.

Le P. Et que pouvoit-elle dire de plus qu'en écus de ſix francs ?

Le F. Qu'il n'en reſtoit que neuf entre les mains du pauvre, pour ſa ſubſiſtance, celle de ſa famille pour un an, l'impôt & des vêtemens, qu'il falloit rendre la dixieme, & y en ajouter pluſieurs de celles du riche ; cette portion du clergé, dont l'exemple, la bienfaiſance eſt ſi précieuſe, va peut-être tomber dans l'abjection,

& perdre ſon influence ſur les bonnes mœurs du cultivateur ; mon imagination ſe perd dans l'étendue des maux qui ſeront la ſuite de ce ſyſtême de deſtruction : en quelles mains ont été dépoſés ces ſecours, qui ont alimenté un Peuple accablé de tous les fléaux, pendant l'année déſaſtreuſe à laquelle il a ſurvécu ? La vraie bienfaiſance qui ſe cache, parce qu'elle eſt une vertu, confiant ſon ſecret & ſes dons aux miniſtres de la charité, tandis que la vanité ou la prétention de gagner les ſuffrages de la multitude, étoient proclamés dans les nouvelles publiques juſques au dégoût, en commun avec les avances de quelques mois de nourrice ; le Clergé perdant ſes propriétés, perd auſſi le droit d'entrer dans les aſſemblées partielles ou générales, mais les miniſtres des autres communions, les Rabbins même, comme peres de famille, peuvent être élus ſans difficulté.

Le P. Ils font tant de train dans cette Aſſemblée, qu'on ne s'y entend pas ; quelques perſonnes ſages & modérées ont voulu parler comme vous, & n'ont pu venir à bout d'être écoutées, & puis cette maudite galerie, eſt-ce de même en Angleterre ? Eſt-ce là ce qu'on appelle la chambre haute ? On diroit que certains membres ſont aſſurés de ſon ſuffrage ; ils vous parlent tant qu'ils veulent & avec une confiance, & puis les battoirs d'aller, tandis que d'autres n'oſent pas ouvrir la bouche, ou ſont hués à faire pitié ?

Le F. Ce défaut de liberté d'opinions eſt un grand préjugé contre l'édifice de celle dont ils doivent vous gratifier.

Le P. Je vous avoue que je commence à m'en dégoûter ; ils s'occupent de diviſer le Royaume en petits quarrés, comme un damier, quel jeu veulent-ils donc jouer ? Et en combien de portions ;

y en aura-t-il une pour chacun ? Sinon, ceux qui ſont dans le ſecret éconduiroient-ils Guillot, Guillotin, Garguille, Gauthier, & ſe trouveroient parfaitement caſés : ſi ce n'eſt pas comme cela, dites-le moi donc, vous qui ſavez tant de choſes.

Le F. Je ne peux pas croire à cette folie ; mais quand on s'eſt engagé auſſi témérairement, il y a autant de danger à s'arrêter qu'à pourſuivre ; ils ſont tenus, ſous peine de la vie, à détruire le Clergé, la Nobleſſe, & les grands Corps de Magiſtrature, ces trois Ordres étoient les boulevarts du Trône ; & pour être en sûreté, ils ont, comme les Tartares, mis le feu aux herbes qui croiſſent dans ces pays de la hauteur d'un homme, & cela, afin qu'il y ait une mer de feu, ou un déſert de cendres brûlantes entr'eux & l'ennemi qui pourroit les atteindre.

Le P. Mais que deviendront-ils quand il n'y aura plus rien à détruire ?

Le F. Que devient un orage affreux, après le ravage & la déſolation ? Suivez-le ſi vous pouvez ſur ſes traces funebres.

L. P. Les ſuivra qui pourra, vous les faites courir comme les vents ; ces gens-là ne ſont plus les miens ; ni même auguſtes, inviolables & permanents ; car pour être auguſte, il faut être comme un Ceſar, n'eſt-ce pas ? N'avoir pas peur ; pour être bien inviolable, il faut décamper ; & pour être permanent, demeurer ; or, vous m'avez appris à raiſonner, j'ai une bonne tête, & ce galimathias ne peut y entrer ; de plus il me paroît, & cela clair comme il l'eſt, que votre bec eſt entre vos deux yeux, qu'ils en veulent à la Monarchie, & tenez, j'ai entendu mon grand-pere me repéter cent fois que je deſcendois par femelle, ce qui eſt bien moins douteux, de la colombe

qui apporta la Sainte-Ampoule au ſacre de Clovis; j'avois la plus grande répugnance à être des leurs, mais ils m'ont tant fait circonvenir, tant flatté; amadoué, que je me ſuis laiſſé affoiblir de cette charge d'eſpion du Comité, & par deſſus encore de celle de meſſager, qu'ils m'ont dit en être inſéparable, ſi bien que j'ai oublié tout net l'honneur de mon origine.

L. F. Et votre devoir?

L. P. Vous me l'avez rappellé en parlant en même temps à ma raiſon & à mon cœur; il eſt bien juſte, mon cher frere, puiſque vous me rendez à mon devoir, que je vous rende à votre femelle; voyez-vous ce clocher.

L. F. Oui, je le vois.

L. P. Elle n'eſt pas là, mais appercevez-vous plus loin ce château brûlé qui tombe en ruine?

L. F. Eh bien mon frere, ce château ruiné, ne me faites pas languir.

L. P. Elle eſt là, je venois de la quitter, quand je vous ai rencontré, je l'ai placée, je l'y ai cachée, & ai pris ſoin de ſa ſubſiſtance.

L. F. Ah mon ami, mon bienfaiteur, comment pourrai-je reconnoître.....

L. P. Les obligations que vous croyez m'avoir, n'eſt-ce pas? En m'amenant ma femelle, & moi avec vous, hors de ce pays, je ne vous quitte plus.

L. F. C'eſt un nouveau bienfait, dont je vous remercie pour mes freres & moi.

L. P. Allons, ſuivez-moi, mais j'ai ſous mon aîle un paquet de ces meſſieurs, je le jetterois ſi je ne craignois qu'il ne fût ramaſſé, & ne pût nuire à quelqu'un, je ſoupçonne qu'il ne contient rien de bon, nous le précipiterons pas plus loin que cette nuit dans la mer.

755

L. F. Apportons-le, je vous prie avec nous, il consolera & raffermira ceux de nos freres & sœurs qui regrettent encore la malheureuse France.

Ce pont est donc à mon papa?

Votre papa n'a plus rien mon fils, ni vous non plus.

M. A. R. D. F.